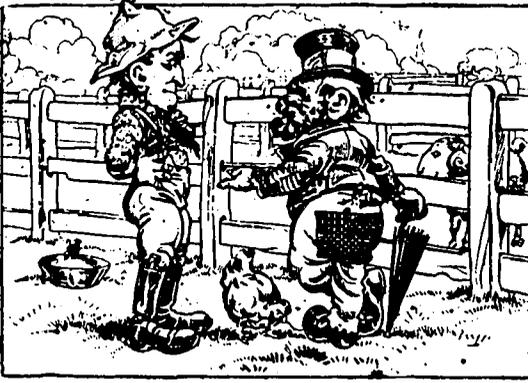
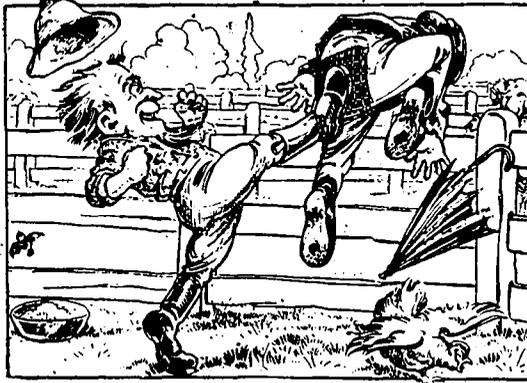


## EN TRAIN EXPRESS



I  
Sansle-sou. — Eh ! boss, je me rends à Montréal. Ne pourriez-vous pas m'aider ?



II  
Baptiste — Certainement !

## LES FILAOS

La-bas, au flanc d'un mont couronné par la brume,  
Entre deux noirs ravins roulant leurs frais échos,  
Sous l'ondulation de l'air chaud qui s'allume,  
Monte un bois toujours vert de sombres filaos.  
Pareil au bruit lointain de la mer sur les sables,  
La-bas, dressant d'un jet ses troncs raides et roux,  
Cette étrange forêt aux douleurs ineffables  
Pousse un gémissement lugubre, immense et doux.  
La-bas, bien loin d'ici, dans l'épaisseur de l'ombre,  
Et tous pris d'un frisson extatique, à jamais,  
Ces filaos songeurs croient leurs nefs sans ombre,  
Et dardent vers le ciel leurs flexibles sommets.  
Le vent frémit sans cesse à travers leurs branchages,  
Et prolonge en glissant sur leurs cheveux froissés,  
Pareil au bruit lointain de la mer sur les plages,  
Un chant grave et houleux dans les taillis bercés.  
Des profondeurs du bois, des rampes sur la plaine,  
Du matin jusqu'au soir, sans relâche, on entend  
Sous la ramure frêle uno sonore haleine  
Qui naît, accourt, s'emplît, se déroule et s'étend,  
Sourde ou retentissante, et d'arcade en arcade  
Va se perdre aux confins noyés de brouillards froids,  
Comme le bruit lointain de la mer dans la rade  
S'allonge sous les nuits pleines de longs effrois.

Nulla rumour humaine à ces hauteurs sauvages  
N'arrive. Et ce soupir, ce murmure immortel,  
Pareil au bruit lointain de la mer sur les côtes,  
Épand seul le respect et l'horreur à la fois  
Dans l'air religieux des solitudes hautes.  
C'est ton âme qui souffre, ô forêt ! C'est ta voix  
Qui gémit sans repos dans ces mornes savanes.

Et dans l'effarement de ton propre secret,  
Exhalant ton arôme aux éthers diaphanes,  
Sur l'homme, ou sur l'enfant vierge encor de regret,  
Sur tous ses vils soucis, sur ses goûts naïves,  
Tu fais chanter ton rêve, ô bois ! Et sur son front,  
Pareil au bruit lointain de la mer sur les rives,  
Plane ton froissement solennel et profond.  
Bien des jours sont passés et perdus dans l'abîme  
Où tombent tour à tour désir, joie, et sanglot ;  
Bien des foyers éteints qu'aucun vent ne ravime  
Gisent ensevelis dans nos cœurs, sous le flot,  
Sans pitié ni reflux de la cendre fatale.  
Depuis qu'au vol joyeux de mes espoirs j'étais,  
O bois éolien ! sous ta voûte natale,  
Seul, écoutant venir de tes obscurs retraites,  
Pareil au bruit lointain de la mer sur les grèves,  
Ta respiration onduleuse et sans fin.  
Dans le sévère ennui de nos vanités brèves,  
Fatidiques chanteurs au douloureux destin,  
Vous épanchiez sur moi votre austère pensée ;  
Et tu versais en moi, fils craintif et pieux,  
Ta grande âme, ô Nature ! éternelle offensée !  
La-bas, bien loin d'ici, dans l'azur, près des cieux,  
Vous bruissez toujours au revers des ravines,  
Et par delà les flots, du fond des jours brillants,  
Vous m'emplissez encor de vos plaintes divines,  
Filaos chevelus, bercés de souffles lents !  
Et plus haut que les cris des villes périssables,  
J'entends votre soupir immense et continu,  
Pareil au bruit lointain de la mer sur les sables,  
Qui passe sur ma tête et meurt dans l'inconnu.

LÉON DIERN.

## AU CONTINENT NOIR

La France vient d'infliger, à l'Almany Samory, une sanglante défaite qui semble devoir, pour toujours, annihiler la désastreuse influence de ce sanguinaire despote noir sur l'œuvre de civilisation entreprise sur la côte ouest de l'Afrique.

Jadis, à ors que Samory n'avait pas encore levé l'étendard de la révolte, le capitaine Binger lui rendit une visite qui emprunte une curieuse actualité aux récents événements.

L'Almany est un grand bel homme d'une cinquantaine d'années ; ses traits sont un peu durs, et, contrairement aux hommes de sa race, il a le nez long et aminci, ce qui donne une expression de finesse à l'ensemble de sa physionomie ; ses yeux sont très mobiles, mais il ne regarde pas souvent en face son interlocuteur.

Son extérieur m'a paru plutôt affable quo dur ; très attentif quand on lui fait un compliment, il sait être distrait et indifférent quand il ne veut pas répondre catégoriquement à une question. Il parle avec beaucoup de volubilité, et je le crois capable d'avoir la parole chaude et persuasive quand l'occasion s'en présente.

Assis dans un hamac en coton rayé de bleu et blanc qui lui a été rapporté de Paris par son fils, il tient dans ses mains, dont l'intérieur est lardé, un gros morceau de bois tendre que l'on nomme en bambara *niendossila*, ou encore *nyossé* (c'est le *sotiou* des Ouolof), et avec lequel il se nettoie les dents.

Il est vêtu d'un grand doroké en florence mauve, de qualité inférieure, et porte une culotte indigène en cotonnade rayée noir et rouge, de fabrication européenne ; ses jambes, d'un brun chocolat plus clair que la figure, sont enduites de

beurre cè ; il est chaussé de babouches indigènes en cuir rouge.

Sa coiffure consiste en une chéchia rouge de tirailleur autour de laquelle est enroulé un mince turban blanc qui lui passe sur la bouche et encadre sa figure noire. Sur ses épaules, il porte négligemment un haik de bas prix.

A ses pieds sont assis : un vieux kosiki qui ne le quitte jamais, deux marabouts, quelques griots, et les quatre captifs préposés au hamac, à la chaise, au plat de campement dans lequel il se lave les mains, et à la bouillotte qui contient de l'eau pour se rincer de temps en temps la bouche. Ces objets et captifs le quittent rarement ; partout où il va, cet attirail le suit. A sa portée, et sous le même abri (sorte de hangar où est amarré son hamac), deux tailleurs sont occupés à coudre de la florence jaune pour ses femmes. Un des griots porte un gros parapluie rouge, et l'autre une canne-fusil détraquée. Tous les objets que j'ai signalés sont de fabrication anglaise, sauf le hamac et le plat de campement, qui est un plat réglementaire.

Nous parlons de choses insignifiantes ; l'Almany me demande de lui réparer sa canne-fusil, qui est un cadeau de Sir Samuel Row, gouverneur de Sierra-Leone.

Il m'a ensuite fait voir les armes qu'il emportait au combat : un kropatchek, un revolver, une carabine winchester et son sabre. Karamokho est au moins aussi bien armé que son père : outre sa cuirasse et son casque, il emporte un kropatchek, un Lefauchaux à un coup, un fusil Gras et son revolver.

De retour à ma case, je reçois, de la part de l'Almany, un chaudron de riz et dix ignames ; un instant après, Karamokho me fait amener un bœuf.

Je remercie Karamokho, et lui fais observer que le bœuf est de trop

— Nous ne sommes que trois, lui dis-je ; je suis très reconnaissant à ton père de son cadeau, et j'accepterai volontiers un morceau de viande chaque fois que ton père fera abattre un bœuf.

— Prends le, me dit-il. Si nous étions à Bissandougou, mon père t'en donnerait kémé (quatre-vingts).

L'Almany, qui n'était pas loin, entra dans ma case, et me demanda d'un air confidentiel pourquoi je ne lui amène pas les soldats qu'il demandait ; à cela, je lui réponds qu'ayant reçu sa lettre au Bioulé, je l'avais expédiée à Bamako pour la faire parvenir au colonel commandant supérieur du Soudan français, qui avisera.

Des hommes s'étant approchés, la conversation changea, et l'Almany me dit en riant :

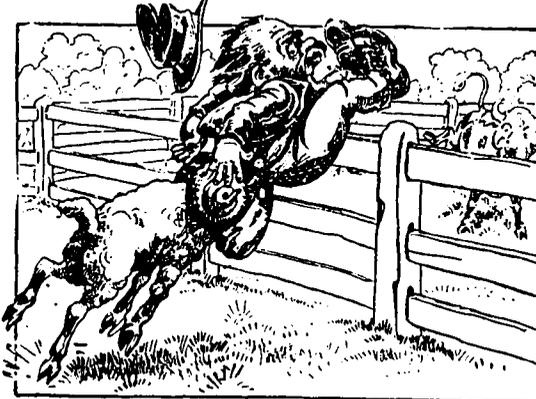
— Prends le bœuf, ou je t'en donne de suite dix.

Si je l'avais pris au mot il eût été bien embarrassé : il n'y avait que sept bœufs en tout au camp.

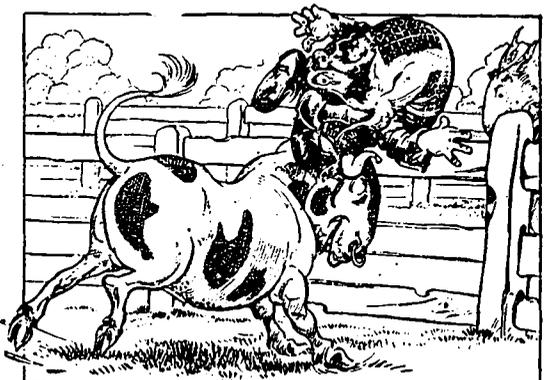
Le bœuf fut tué sur le champ, et j'envoyai à l'Almany les morceaux que la politesse indigène lui consacra (un morceau de poitrine, du faux-filet et les deux rognons). Karamokho eut, pour sa part, un quartier de derrière.

J'avais prié Karamokho de faire tuer l'animal par un marabout, pour que les musulmans pussent en manger, mais il me donna à entendre que son père n'attachait aucune importance à cela quand il était en campagne, et qu'il mangeait tout aussi bien de la viande d'une bête tuée la tête tournée face au nord ou face à l'ouest. (Les fervents musulmans ne mangent que des animaux dont la tête, au moment d'être coupée, est tournée vers l'est.)

## EN TRAIN EXPRESS — (Suite)



III  
Jean le Bouc. — Passe à ton voisin !



IV  
John Bull. — Un passager pour Montréal ! Boum !